# LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

*PIÉCE EN UN ACTE ET EN PROSE,*

SUIVIE

# DU REVENANT,

OU

*LES PRÉPARATIFS INUTILES.*

DIVERTISSEMENT.

---

SPECTACLE DONNÉ A Mr & Mme D.,
à leur retour des I.... Ste-M....

# ARGUMENT.

ÉPIMÉNIDE *étoit un Philoſophe de Créte, qui avoit la réputation d'être favoriſé des Dieux. Athènes affligée par des fléaux qui la dévaſtoient, lui envoya des Députés qui l'engagèrent à venir l'en délivrer. Il ſatisfit aux vœux des Athéniens, & refuſa leurs préſents. En Grèce, on tenoit pour conſtant qu'il avoit eu un ſommeil de pluſieurs années. Un profond reſpect pour les Dieux; un grand amour pour l'Humanité; un courage au-deſſus de tous les revers, & un déſintéreſſement rare, formoient ce caractère précieux. Solon étoit ſon Contemporain & ſon Ami.*

# LA VÉRITÉ A SON MARTYR.

*AU jour de l'An, mon Bien-Aimé, vous avez eu de mes nouvelles; je vous ai donné pour Etrennes le portrait de votre belle Moitié; vous étiez mon Apôtre alors; c'étoit une dette que je payois; vous êtes devenu mon Martyr; j'en ai contracté une nouvelle. Comment l'acquitterai-je? Oh! très-bien! C'est vous-même que je vais vous donner. Vous connoissez ma Société; elle est composée des Grands-Hommes, qui ont honoré tous les siécles, c'est-à-dire de ceux que j'avoue; car les Conquérants forment une classe qu'on appelle ainsi sur votre Globe; mais l'abus des mots ne me gagne pas. A mon avis, tous ces Héros ne sont que des Bourreaux Illustres. Mon Grand-Homme, c'est l'ami des Hommes; ce n'est pas celui qui les égorge; c'est celui qui veut leur bonheur. Environnée de mes Fidéles, j'ai considéré leur figure; j'ai bien scruté leur caractère; je me suis fait redire leur Histoire; & après cela, j'ai comparé; j'ai vu qu'il n'y en avoit pas un à qui vous n'eussiez pris un trait; mais je n'en ai pas trouvé un seul qui eût réuni tous les vôtres. Que faire alors? Ce que j'ai fait. J'ai été prendre au milieu d'eux celui qui en approchoit le plus & par son cœur & par sa vie; celui-là, c'est* Épiménide. *Voyez que de rapports entre vous. Comme vous, il aimoit les Dieux; les Dieux vous aiment comme lui. Ses vertus délivrèrent Athènes des fléaux qui la devoroient. Vous triomphez des deux Tyrans qui déchiroient vôtre Patrie. Il dormit plusieurs années de suite; vous-vous taisez depuis six mois; le silence du Sage est sommeil; quand il se tait, la Raison dort. J'ai donc fait choix d'*Épiménide, *& l'Amitié l'a mis en Scène. C'est un miroir que je vous apporte. Si vous ne croyez pas vous y voir, je dirai que vous êtes aveugle; mais on aura des yeux pour vous, car tout le monde vous y verra.*

Des Champs Élisées, ce 30 Novembre 1788.

---

La Lettre qui fut écrite au jour de l'An, se trouvera à la suite du *Réveil d'Épiménide*, pag. 35.

## ACTEURS.

ÉPIMÉNIDE, Philoſophe chéri des Dieux.

THÉOCLÈS, Fils d'Épiménide.

SOLON, Ami d'Épiménide.

THÉONIDE, ſeconde Femme d'Épiménide.

ZOÉ & ZÉLIS, Filles de Théonide, adoptées par Épiménide.

NAUSICLÈS, Diſtributeur d'Ouvrages.

SARCOPHAGOS, Sculpteur.

*La Scène eſt à Athènes.*

# LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE.

*Le Théâtre repréſente le Cabinet d'Épiménide ; au fond eſt un lit ſur lequel il eſt endormi.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

THÉOCLÈS, *dans une douleur concentrée, près du lit de ſon Père, & les yeux fixés ſur lui :*

ETRANGE poſition que la mienne ! Oh ! que mes chagrins ſont cuiſans ! Un Père vertueux & ſenſible eſt le plus beau préſent des Dieux ; je l'ai reçu de leur bonté, & je ne puis jouir de ce bienfait. — A peine mes yeux ſe ſont ouverts, que ceux du ſage Épiménide ſe ſont fermés pour mon malheur. — La mort n'a point tranché ſes jours ; mais un ſommeil, dont la durée n'a jamais encore eu d'exemple, enchaîne toutes ſes facultés. Cette âme céleſte eſt forcée de concentrer tout ce qu'elle a de feu, dans ſon immobile envelope ; ſes organes ſont tous fermés aux ſenſations qui l'animaient ; & ſon cœur, ce cœur qui brûlait pour la Vertu, pour ſa Patrie, n'éprouve plus aucune émotion. Dieux ! voilà donc la récompenſe que votre

Juſtice lui réſervait ! Cette éloquence courageuſe, Apôtre de la Vérité, n'effraie plus comme autrefois ſes viles & lâches détracteurs ; ſa Femme ne peut plus jouir de ſes tendres empreſſements ; ſes Enfans ne le voyent plus ſourire à leurs innocentes careſſes, & moi, à qui il échapa dès que ma Raiſon vint à naître, je n'ai pas même été témoin de toute ſa célébrité ; la renommée ſeule m'en a inſtruit, & je l'ignorerois encore, ſi ſon pays ne retentiſſait du bruit de ſon Patriotiſme. — Quelle affliction ! quel tourment ! Je ſuis ſans ceſſe auprès de lui, & j'y ſuis comme s'il n'étoit plus ; cependant il exiſte encore ; la vie circule dans ſes veines ; les années même, en s'écoulant, ont craint de ſillonner ſon front, & ſon cœur palpite ſous ma main, quand elle oſe repoſer ſur lui. Je ne ſçais, mais cet aſſemblage & d'exiſtence & de néant, mêle encore un rayon d'eſpoir aux déchiremens de ma douleur ; il ſemble que le décret des Dieux, qui tient ſon génie enchaîné, diſe à l'Humanité entière : Mérite-le ; tu l'auras encore. ( *il ſe jette à genoux contre le lit d'Épiménide, & Solon entre au même inſtant ſans en être apperçu.* ) O mon Père ! mon Père, éveille-toi, achéve l'ouvrage de ton Ami, du digne & vertueux Solon ; c'eſt lui qui prit pitié de moi ; c'eſt lui qui ſauva ma jeuneſſe des pieges dont le Vice l'entourait ; lui ſeul, embrâſant mes eſprits par

la lecture de tes maximes, m'inſpira pour la Vérite, cette paſſion ſainte & ſublime, qui mépriſe tous les revers, & foule aux pieds toutes les Grandeurs. Ah! ſi je fus docile à ſa voix, que ne ſerai-je pas à la tienne? O mon Père! mon Père, éveille-toi! mais hélas! mes efforts ſont vains; il ne me voit ni ne m'entend.

## SCÈNE II.

SOLON, THÉOCLÈS.

SOLON.

Aimable & vertueux Enfant, ne te livre pas au déſeſpoir.

THÉOCLÈS.

Ah! mon Ami! tu n'as rien fait, ſi tu ne me rends pas mon Père; ſa vue m'enchaîne & me déchire; fais quil m'entende, ou fais que je meure.

SOLON.

Ecoute, intéreſſant jeune-homme; modère ton affliction, & je t'apprendrai des ſecrets qui ne ſont connus que de moi. Depuis l'heure où je t'adoptai comme un dépôt de l'Amitié, ai-je trompé ta confiance?

THÉOCLÈS.

Non, Solon, non, mon ſecond Père.

SOLON.

Eh bien! je ne la tromperai jamais; écoute moi paiſiblement. Mon Ami, l'Auteur de toutes

choſes, en formant les différents Êtres, aſſigna à chacun d'entr'eux une ſphère d'intelligence qu'il lui permit de parcourir ; celle de l'homme fut la plus riche ; mais cependant il mit des bornes à l'horizon qu'elle embraſſait ; il ne réſerva qu'à lui ſeul, l'inconcevable faculté d'appercevoir, d'un ſeul regard, l'univerſalité de ſes œuvres ; il voulut que tous les rameaux de ce prodigieux enſemble, vinſſent ſe confondre & ſe perdre au ſein de ſon immenſité, & que le fil qui les tenait, fût, aux yeux des faibles mortels, couvert d'un voile impénétrable ; c'eſt ce voile, c'eſt ce myſtère que l'orgueil inſenſé de l'Homme a la prétention de pénétrer ; mais que la modeſtie du Sage admire & révère en ſilence.

Tu murmures, mon cher Enfant, de l'état où tu vois ton Père ; & moi, m'y crois-tu inſenſible ? Crois-tu qu'il ne m'afflige pas ? Mais, mon Ami, ſi ce ſommeil, auquel les Dieux l'ont livré, au lieu d'être une punition, était une marque de leur bonté, un bienfait de plus, ajouté à tous ceux dont ils l'ont comblé ; une récompenſe de ces Vertus qui l'honorent tant à nos yeux, quel reproche ne te ferois tu pas d'avoir peut-être, au fond de ton cœur, accuſé le Ciel d'injuſtice ? Apprends de moi qu'après les Dieux, ton Père n'adorait que ſa Patrie ; homme ſenſible, ami des hommes, Citoyen fidèle & zélé, voilà comme les Dieux l'ont fait naître. A l'heure où le ſom-

meil profond, dans lequel tu le vois plongé ; vint appesantir ses paupières, son amour pour l'Humanité, son zèle ardent pour la Patrie, avaient osé former le projet de la rétablir dans tous ses droits (1) ; il s'élevait avec énergie contre l'ambition des Grands ; son intrépidité frondait les maximes empoisonnées de deux Tyrans de son Pays, qui, empêchant le Chef des Grecs d'entendre le cri de la Vérité, conduisait l'Empire à sa ruine, par le chemin du Despotisme. Il avait jetté toutes les bâses de ces vérités éternelles qui lient les Peuples & leurs Chefs par une chaîne de devoirs ; mais l'excès de la méchanceté, l'aveuglement des ambitieux pouvaient seuls achever son ouvrage, & conduire, par l'excès du mal, au bien qu'il voulait opérer ; car telle est la marche des Dieux, qu'un de leurs moyens de se venger du vice & de la corruption, est de les faire servir eux-mêmes au triomphe de la Vertu, pour la rendre plus belle encore. — N'as-tu pas été, mon Enfant, témoin des horribles fléaux dont Athènes s'est vue la victime ? Eh bien ! crois à la Vérité dont je suis aujourd'hui l'organe : Si ton Père eût vu comme toi tous les malheurs de sa Patrie, crois que son cœur eût succombé à cet effroyable tableau ; la mort nous l'aurait enlevé.

THÉOCLÈS.

Ah mon ami ! quel jour nouveau tu viens

de jetter dans mon âme ! Quoi ! ce ferait pour l'épargner. . . . Quoi les Dieux. . . . Ah ! je m'humilie devant leur fageffe profonde.

SOLON.

Oui, mon ami, & c'eft l'inftant où leur bonté eft à fon comble, que l'homme ignorant & injufte choifit pour les calomnier. Les Dieux ont voulu épargner la fenfibilité profonde de ce grand & vertueux homme ; contents des efforts généreux qu'il avait faits pour fa Patrie, ayant permis, dans leur juftice, que le temps prêtât quelques heures au régne défaftreux des méchants, ils ont réfolu de le fouftraire au fpectacle de tant d'horreurs ; mais enfin, arrachant le bandeau dont de perfides ambitieux couvraient les yeux du Chef des Grecs, les vices de ces flatteurs infâmes fe font montrés à fes regards dans leur odieufe nudité. Le cri de la Nation entière avoit dicté, depuis long-temps, l'Arrêt de leur condamnation ; notre Augufte Chef l'a figné ; il s'eft rendu à fes Enfans, & les Dieux te rendront ton Père.

THÉOCLÈS.

Ah ! mon ami ! qu'ai-je entendu !

SOLON.

Ce que les Dieux m'ont révélé ; mais, mon Enfant, modère ta joie. L'inftant approche où le grand œuvre de la bienfaifance du Ciel va fe manifefter à nos yeux ; l'Oracle que j'ai confulté dans le filence de la nuit, veut que Théonide

& ſes Enfants ſe rendent au Temple d'Apollon ; il ordonne que ma vue ſeule frape les yeux d'Épiménide , quand ils reverront la lumière. La précieuſe moitié de lui-même n'eſt encore inſtruite qu'à demi ; j'ai redouté ſes premiers tranſports ; & , pour aſſûrer leur durée , je veux en ménager l'ivreſſe ; vas , mon Enfant , une heure encore , & tes vœux ſeront tous comblés.

THÉOCLÈS, *avec la plus grande chaleur.*

Oui , oui , Solon , je vole au Temple. Oh Dieux ! accueillez mon encens ; jamais on n'en brûla de plus pur que celui que je vais vous offrir.

## SCÈNE III.

SOLON *ſeul.*

CIEL ! voilà donc l'inſtant promis ! ſi l'Oracle ne m'a point trompé , dès que la Famille d'Épiménide ſera réunie dans le Temple , les Dieux annonceront ſon réveil. (*Solon fait quelques pas pour ſe rapprocher du lit d'Épiménide ; alors commence, derrière le Théâtre, la muſique du* Sommeil d'Atis.) Dieux quels ſons viennent me frapper ? (*La Muſique continue ; & , après la ritournelle* ) Oh ! quel moment pour l'Amitié ! Quel augure pour la Patrie !

*Un Chœur chante derrière le Théâtre :*

Le Ciel entend la voix de la Gréce attendrie ;
Sommeil , n'enchaîne plus un Sage , ami des Dieux ;
Fils d'Apollon , ouvre les yeux ;
Qu'un réveil doux & pur te rende à ta Patrie.

*Solon, voyant faire quelques mouvemens à Épiménide,*

Je le vois déjà s'agiter ; retirons-nous ; observons-le, & ne perdons rien de son réveil.

## SCÈNE IV.

ÉPIMÉNIDE, SOLON.

---

ÉPIMÉNIDE, *après avoir fait quelques mouvemens, comme un homme qui sort d'un profond sommeil :*

J'AI bien de la peine à m'éveiller. . . . Il est déjà tard. . . . Oui, sans doute, le soleil est prêt à se coucher ; je n'ai jamais dormi si long-temps ; je me reproche un sommeil aussi calme au milieu des agitations de ma Patrie. . . Mais n'est-ce point une illusion ? Où suis-je ? Eh quoi ! voilà le Pirée ! voilà le Temple de Cérès ! je suis dans Athènes, dans ma maison. . . ! Par quel prodige ? Épiménide, est-ce bien toi ? C'est toi, que des Satellites ont arraché des Autels de Thémis, & qu'ils ont jetté dans les fers ; tout-à-l'heure encore n'étais-tu pas séparé de tout ce que tu chéris ? N'étais-tu pas entouré de murs affreux, inaccessibles ? La Mer, elle-même n'élevait-elle pas une barrière entre ta Patrie & toi ? . . . Une main bienfaisante a donc renversé ces barrières, puisque je me retrouve sous le toît qu'habitaient ma Théonide, mon ado-

table Théonide & mes enfans. . . . . . Un ſonge m'abuſe ; on m'a trompé. . . . Ma mémoire s'égare dans le déſordre de mes idées, & je ne me rappelle plus que confuſément tout ce qui s'eſt paſſé. Eh quoi ? . . . L'intérêt délicieux dont j'ai recueilli des preuves auſſi douces. . . . Ces honorables témoignages que des vaiſſeaux commandés par un Citoyen d'Athènes m'ont prodigués dans l'abandon & le ſilence de ma ſolitude (2). Ce Banquet patriotique, qui raſſembloit autour de moi les braves Défenſeurs de ma Patrie , ne ſeroient que l'effet d'un vain ſonge ! ah ! qu'il ſerait douloureux pour mon cœur, que ces jouiſſances conſolantes n'euſſent été que des images fantaſtiques & trompeuſes ; volons dans les bras de Théonide.

SOLON.

Tombe avant dans ceux de Solon.

ÉPIMÉNIDE.

Solon ! Ah ! les Dieux m'aiment encore !

SOLON.

Oui, c'eſt moi , cher Épiménide ; c'eſt moi dont la tendre amitié ſoupiroit après ton réveil ; c'eſt moi dont la tendre amitié doit recueillir tes premières penſées.

ÉPIMÉNIDE.

Ah ! mon ami, calme mes ſens ; mon trouble ne peut s'exprimer ; l'étonnement, la joie, l'eſpoir ; tous mes ſentiments ſe confondent ; je ne puis m'expliquer moi-même ; ma Théonide !

SOLON.

Elle eſt au Temple, & les Dieux te l'ont conſervée.

ÉPIMÉNIDE.

Et ma Patrie.

SOLON.

Elle eſt ſauvée.

ÉPIMÉNIDE.

Elle eſt ſauvée ! Ah ! je reſpire..... Mais ſe peut-il...! Ah, mon ami ! n'augmente pas mes illuſions ; ce prodige n'a pu s'opérer dans l'eſpace d'un ſommeil à l'autre ; hier, à l'heure où je m'endormis.

SOLON.

Hier ! Et c'eſt-là, mon ami, ce qui cauſe toutes tes erreurs ; tu ignores, cher Épiménide, le temps qu'a duré ton ſommeil, & je n'oſerais pas te l'apprendre, ſi je ne ſçavois que ſa durée eſt un nouveau bienfait des Dieux ; & s'il ne ceſſoit à l'heure même où ta Patrie, enfin rendue à un nouvel ordre de choſes, après avoir joui de ton courage, peut jouir encore de tes lumières.

ÉPIMÉNIDE.

Ah ! ſatisfais mon impatience ; eh bien ! mon ſommeil a duré ....

SOLON.

Tu ne pourras jamais le croire.

ÉPIMÉNIDE.

Ah ! parles ; je ne redoute plus rien, puiſque mon Pays eſt ſauvé.

SOLON.

Mon ami, deux luftres entiers.

ÉPIMÉNIDE.

O Ciel ! que de temps écoulé fans être utile à ma Patrie !

SOLON.

Tu l'as été, Épiménide ; ton abfence même l'a fervie. Tes Ecrits, ton Nom, ton Courage font reftés gravés dans le cœur de tes fidéles Compatriotes, & ils ont tous fuivi la route que ton exemple avait tracé.

ÉPIMÉNIDE.

Solon, Solon ! raconte-moi ; la Gréce va donc être heureufe, & fon Chef encore adoré.

SOLON.

Il n'a jamais ceffé de l'être ; les méchants ont fait ce qu'ils ont pu pour le bannir de notre cœur ; mais le fien nous eft trop connu ; notre amour furvit aux Tyrans.

ÉPIMÉNIDE.

Ah ! que de grâces à rendre aux Dieux !

SOLON.

Tu te rappelle, Épiménide, l'heure fatale & défaftreufe, où des Satellites impies t'enlevèrent aux Autels de Thémis, avec le jeune Sénateur qui marchoit fi bien fur tes traces (3). La Juftice, de ce moment, ne repofa plus dans fon Temple, des Gardes armés le profanèrent ; & les Dieux, contents de ton courage, te plongèrent

dans un ſommeil, dont ils avaient fixé le terme à la renaiſſance de ta Patrie. Cet enlévement ſacrilége fut le ſignal de la tyrannie. Le ſoleil n'avait pas encore éclairé l'horizon trois fois, que l'orage gronda bientôt ſur tous les Sénats de la Gréce; ce fut l'Aréopage d'Athènes qui fut frappé du premier coup. Mandé (4) près du Chef de l'Empire, dont la Religion trompée croyoit voir des Sujets rebelles, dans ſes plus fidéles appuis, il vit déployer devant lui, ſous un appareil impoſant, le ſyſtême dévaſtateur des Loix les plus ſacrées de l'Etat, de la propriété des Biens, & de cette noble liberté, dont les Dieux, quand ils créèrent l'Homme, revêtirent en lui leur image. Une partie des Sénateurs fut deſtituée de ſon miniſtère; la plus ancienne, la plus auguſte fut deſtinée à ſe courber ſous le joug que lui impoſait le Deſpotiſme combiné d'un Grand-Prêtre ſans Foi, ſans Mœurs, & de cet indigne Chef des Archontes, dont le nom jadis révéré dans le Sénat qui fut ſon Berceau, va ſe traîner de ſiécle en ſiécle dans le ſilence de la honte. Le Nuage de déſolation, qui couvrait ce crime National, parcourut, dans le même inſtant, toute l'étendue de l'Empire; les complices des deux Tyrans arborèrent, à la même heure, ſur chaque point de ſa ſurface, le ſombre & funeſte étendard de l'Autorité arbitraire. A ces Tribunaux reſpectés, dépoſitaires des Loix ſaintes, à l'abri

deſquelles

desquelles reposait la sûreté de chaque Province ; des Loix nouvelles & injustes substituaient un Troupeau d'Esclaves, que les Tyrans, leurs Protecteurs, faisoient monter au rang d'Archontes, où leur insolente ineptie avait l'audace de se placer. — Des ordres cruels & sanguinaires appuyèrent ce renversement de toutes les Loix fondamentales ; des Soldats, jadis glorieux de verser leur sang pour l'Etat, s'armèrent, contre le vœu de leur cœur, & devinrent des instruments passifs que les créatures des Tyrans avoient droit de changer, d'un mot, en Bourreaux de leurs Concitoyens ; ils investirent, de toutes parts, les Temples sacrés de Thémis, & glacèrent, de leur seul aspect, l'innocent qui la réclamait.

ÉPIMÉNIDE.

Ah ! mon ami, l'affreux tableau ! Et l'Aréopage, que fit-il ?

SOLON.

Tu le demandes ; il s'immola ; animé du même esprit que toi, fidéle à l'Empire, à son Chef ; résolu plutôt à mourir, qu'à sortir du sentier de l'Honneur, il osa braver la tempête ; il refusa courageusement de plier sous le joug infâme que l'ambitieuse perfidie avait couvert d'un voile d'or, & foudroya, par son refus, le gigantesque simulachre (5), élevé par l'impéritie, sur les débris de la Justice. Les divers Sénats de l'Empire s'enivrèrent du même zèle ; l'Achaïe, le Pélopo-

nèſe, toutes les Provinces ſe réveillèrent; toutes produiſirent des Héros. Sénateurs, nobles Citoyens de tout âge, de tout état s'armèrent de leur énergie, & ſortirent, avec fierté, de leur ſphère ſimple & paiſible.

Cependant quelques vils eſſains de ces inſectes éphémères (6), qui font la honte d'un Empire, comme les grandes âmes en font l'orgueil, ſe gliſsèrent, toujours en rampant, ſur ces banes, jadis ennoblis par la majeſté des Archontes; mais leur triomphe ne fut pas long. — L'Opinion, Reine du monde, les entacha, dès qu'ils parurent, du ſceau de ſa réprobation; l'œil brûlant du Patriotiſme leur jetta des regards indignés, & les repouſſa dans la fange où le mépris les attendoit.

La réſiſtance noble & conſtante de tous les Ordres de l'Etat, porta la rage des Tyrans au période le plus affreux; les enlévements, les proſcriptions, le ſang même des Citoyens en furent les ſuites cruelles, quand, tout-à-coup, la Vérité, fière du bien qu'elle allait produire, renverſa toutes les barrières qui s'oppoſaient à ſon paſſage, s'ouvrit une route aſſûrée pour atteindre au Chef de l'Empire; &, voulant parer ſa franchiſe, d'une ſéduction touchante, choiſit, pour aller à ſon cœur, l'organe auguſte de ſes Frères (7). — Ici, mon cher Épiménide, finiſſent tous les maux de l'Etat; quand les cœurs des Princes bienfaiſants ſont ouverts à la Vérité, ils ont tous les cœurs pour Autels.

ÉPIMÉNIDE.

Oh ma Patrie ! tu feras donc libre!

SOLON.

Oui, mon ami, elle l'eſt déjà ; les Vautours qui la déchiroient, ne l'infectent plus de leur poiſon ; un nouveau Miniſtre des Loix, remplace le premier des Archontes ; le Chef des Grecs a rappellé un Philoſophe ſage & habile, à qui les vœux de la Gréce entière confiaient le tréſor public ; les priſons ne s'ouvriront plus que pour recevoir des coupables ; les Patriotes qu'elles renfermoient, ſont tous rendus à leurs foyers. Enfin la Nation convoquée va fermer les plaies de l'Etat ; les mœurs antiques vont renaître, & le Pouvoir qui nous gouverne, aura deux bâſes inébranlables, & ſa juſtice, & notre amour.

ÉPIMÉNIDE.

Oh ! mes Enfans, je puis mourir ; je ne vous laiſſerai point eſclaves. Mon Ami, je ne ſuffis pas à l'effuſion de ma joie ; tant d'événements accumulés dans un ſi court eſpace de temps, me confondent & me raviſſent ; mais tu ne ſçais qu'une partie des faveurs que j'ai reçues des Dieux. C'eſt peu d'avoir fermé mes yeux à tous les fléaux deſtructeurs qui ont affligé mon Pays ; ce ſommeil qu'ils m'ont procuré, ils l'ont embelli d'illuſions, avant-coureurs de tous les biens qui devaient ſuccéder à tant de maux. Mille & mille ſonges flatteurs ſembloient ſe diſputer la

gloire de me procurer des jouiſſances qui ſe renouvellaient ſans ceſſe; tantôt une main inviſible traçait, en caractères de feu, ſur les murs qui m'envelopaient, les regrets de mes compatriotes, & les ſouvenirs de mes amis (8); tantôt, enlevé dans un char, que la Renommée conduiſait, je parcourais, ſous ſes auſpices, toutes les Villes de l'Achaïe; toutes s'ouvraient à mon approche; toutes m'enivraient de leurs clameurs; par-tout les cœurs me devançaient, & les fleurs naiſſaient ſous mes pas (9). O ſouvenir plus doux encore! Solon, ma Théonide, elle-même, oui, mon ami, ma Théonide, je l'ai vue s'échapant d'Athènes, traverſant la Gréce & les Mers, venir s'élancer dans mes bras, & cicatriſer toutes mes plaies, au charme de ſes embraſſements. Te le dirai-je enfin, Solon, dans cet enchaînement de preſtiges, j'ai cru voir cette précieuſe Mère dépoſer encore dans mon ſein, un nouveau gage de notre union, riche des grâces de l'innocence, & de la protection des Dieux (10). O raviſſement inexprimable! ivreſſe de l'amour Paternel! Mais..., ſi toutes ces illuſions ſont des préſages de vérité, pourquoi ſommes nous ſeuls en ces lieux?... Ma Femme, mes Enfans, où ſont-ils?

SOLON.

O mon Ami, modéres-toi; attends tout de la bonté des Dieux; l'Oracle a marqué l'intervalle qui doit ſéparer ton réveil, & l'inſtant de revoir ta Famille; il n'a confié qu'à moi ſeul le ſoin de

calmer tes esprits, en t'apprenant les grands changements qui donnent la paix à ta Patrie ; j'ai rempli, avec empressement, un devoir si doux pour mon cœur, & je retourne au pied des Autels où j'ai laissé ta Théonide ; dès que les Dieu le permettront, Solon te replacera encore entre l'Amour & l'Amitié.

ÉPIMÉNIDE.

Vas, mon Ami, vas, & pardonnes à l'excès de mon impatience ; je sens qu'un instant de repos est nécessaire à mes esprits ; tant de bonheur les a troublés. Je vais tâcher de me calmer, pour goûter, avec plus de charme, le bienfait que j'attends encore.

## SCÈNE V.

ÉPIMÉNIDE. *seul.*

Douce & consolante Amitié ! Combien tes soins sont précieux ! — Avec quelle profusion les Dieux me payent aujourd'hui de ma confiance dans leur bonté ! — O vous qui m'avez protégé dans les orages de ma vie, daignez me soutenir encore contre les dangers du bonheur ! Non, tout ceci n'est plus un songe. Me voilà dans cette même enceinte où j'ai consacré tant de veilles à la défense de ma Patrie. Voilà mes Bustes, mes cahiers, le Portrait de ma Théonide ! Mais quel personnage apperçois-je ? Je ne crois pas l'avoir jamais vu.

## SCÈNE VI.

### ÉPIMÉNIDE, NAUSICLÈS.

NAUSICLÈS.

Seigneur, il me paroît que vous êtes Etranger; & ....

ÉPIMÉNIDE.

Etranger!... Non, certainement.

NAUSICLÈS.

Oh, n'importe! pourvû que vous achetiez.

ÉPIMÉNIDE.

Quel eſt votre nom? Votre état?

NAUSICLÈS.

Je m'appelle *Nauſiclès*, & je recueille, avec grand ſoin, toutes les productions du Génie.

ÉPIMÉNIDE.

Quels ſont les Ouvrages que vous avez?

NAUSICLÈS

De toutes ſortes. Êtes vous Poëte, Juriſconſulte, Orateur, Philoſophe? j'ai là de quoi vous contenter, & même quand vous ſeriez ces gens-là tout à-la-fois, comme Épiménide.

ÉPIMÉNIDE.

Comme Épiménide!

NAUSICLÈS.

Ah! c'eſt que c'eſt un Proverbe ici. Je vois bien que vous n'êtes pas Athénien, quoi que vous en diſiez; vous n'auriez pas beſoin de Commentaire.

ÉPIMÉNIDE.

Eh bien ſoit ; avez-vous des choſes relatives aux Affaires du temps.

NAUSICLÈS.

Oh oui ! vous voulez ce qu'il y a de meilleur ! J'ai là pluſieurs Ouvrages fameux ; d'abord, voilà la *Collection des Mémoires du Péloponnèſe* ; vous ſçavez, ces nobles Citoyens qu'on avoit envoyés aux carrières, pour avoir dit la Vérité au nom de leurs Compatriotes.

ÉPIMÉNIDE.

Ah ! je ſerai bien aiſe de les avoir.

NAUSICLÈS.

Voici l'Ecrit le plus nouveau. Si vous rencontrez ſon Auteur (11), vous le reconnoîtrez aiſément. Un œil d'aigle, une âme de feu, une preſtance noble, un langage mâle ; la Nature a tout fait pour lui. Dans ſon voyage de l'Égypte, il n'a pas fait comme ces Curieux, qui ne vont voir que des Pyramides; il a étudié les Hommes ; &, à préſent, il les éclaire. Je réponds que vous en ſerez content. Il répare la ſéchereſſe des faits par la chaleur de ſes Images ; ſon ſtyle eſt riche comme ſes idées ; & ſa raiſon eſt convainquante ; auſſi cela effraye bien des gens ; mais, quand le régne du courage arrive, il faut bien néceſſairement que les lâches ſe cachent, & que les ſots ſe taiſent.

ÉPIMÉNIDE.

Sur le portrait que vous m'en faites, je ſuis

déjà de ſes amis. Et celui-là, qu'eſt-ce que c'eſt ?

NAUSICLÈS.

Ça, c'eſt le Philoſophe Bergaſſés. Oh diable ! je n'aurais pas oſé vous le donner, il y a deux mois. Voilà ce qui s'appelle un homme ; quand il fait le portrait d'un Méchant, les bons ſont vengés. Tous les Dialecticiens du Portique réunis n'ont pas une raiſon plus preſſante ; c'eſt celui-là dont on peut dire qu'il a toujours, au bout de ſa plume, des arguments irréſiſtibles (12).

ÉPIMÉNIDE.

Trois ou quatre Ecrivains de ſa force auroient bientôt fait votre fortune.

NAUSICLÈS.

Je ferais riche comme le Roi de Sardis. Ah bon, voilà *Épiménide* ; je ne me ferais pas pardonné de l'avoir oublié aujourd'hui. Connaiſſez-vous ſes Ouvrages.

ÉPIMÉNIDE.

Un peu.

NAUSICLÈS.

Me voilà très-à-propos pour vous les offrir ; voulez-vous ſon dernier, celui....

ÉPIMÉNIDE *très-froidement & preſqu'héſitant.*

Volontiers.

NAUSICLÈS.

Vous acceptez trop froidement ; vous ne les aurez pas ; vous n'êtes pas Athénien ; je ne vous vendrai rien.

ÉPIMÉNIDE.

Pardonnez-moi, mon ami ; pardonnez-moi ; j'en ai les ſentiments, & je vous aſſûre que vous jugez mal des miens.

NAUSICLÈS.

A la bonne-heure, donnez-moi cinq piéces d'or, & prenez-les.

ÉPIMÉNIDE.

Cinq piéces d'or ! une feuille !

NAUSICLÈS.

Et la révolution qu'elle a faite ! hem ! n'eſt-ce rien ?

ÉPIMÉNIDE.

J'en conviens ; mais cinq piéces d'or !

NAUSICLÈE.

Vous marchandez ! Allez demander au Grand-Prêtre ſi l'on marchande Épiménide (13). Allons, allons, nous ne ferons pas affaire enſemble. Tenez, je vois bien ce qu'il vous faut ; voilà la *Réponſe aux allarmes d'un bon Citoyen* ; l'*Avis au Peuple* (14) ; tous les Cahiers du Docteur Annalos-Politicos ; vous me ferez plaiſir de m'en débarraſſer ; on les a jettés dans ma boutique ; ils la profanent ; &, ſi vous voulez les accepter pour rien, j'en ſerai encore reconnoiſſant.

ÉPIMÉNIDE.

Cela n'a donc pas eu autant de cours que les Ouvrages d'Épiménide ?

NAUSICLÈS.

L'or & le plomb ne ſe reſſemblent pas ; mais je me retire ; car je me fâcherais, & je ne ſuis pas venu pour cela.

ÉPIMÉNIDE.

Tenez, voilà pour faire la paix, vingt piéces d'or, & vous reviendrez demain ; je vous prouverai qu'Épiménide eſt plus de mes amis que vous ne penſez.

NAUSICLÈS.

Je commence un peu à vous croire ; eh bien tant mieux, cela me fera plaiſir ; il n'y a qu'un ſot ou un traître, qui puiſſe ne pas aimer cet homme-là.

## SCÈNE VII.

ÉPIMÉNIDE *ſeul.*

QUELLE jouiſſance pour mon cœur ! Bon ! encore un nouveau-venu ; s'il eſt auſſi bon à connoître, mes moments ſeront bien employés.

## SCÈNE VIII.

ÉPIMÉNIDE, SARCOPHAGOS.

ÉPIMÉNIDE.

QUE demandez-vous ?

SARCOPHAGOS.

Je viens d'entendre courir un bruit qui ne laiſſe pas que de m'étonner. On dit que vous

êtes Épiménide ; je n'en crois rien ; mais, si vous l'étiez, vous m'obligeriez beaucoup.

ÉPIMÉNIDE.

Parlez, je le suis en effet.

SARCOPHAGOS.

C'est que, comme vous sçavez, vous êtes mort (15) dans l'Isle Margarita.

ÉPIMÉNIDE.

Je l'apprends ; car je n'en sçavais rien ; &, pour un mort, je me porte fort bien.

SARCOPHAGOS.

Si vous ne l'êtes pas, vous devez l'être ; c'était la nouvelle d'Athènes ; je vous ai pleuré, pour faire comme tout le monde ; mais, sauf votre respect, j'ai composé le Mausolée où l'on doit déposer votre cendre ; & je suis bien aise que vous le voyiez, puisque vous voilà ; vous jugerez du mérite de ma Composition.

ÉPIMÉNIDE.

Très-volontiers, assûrément.

SARCOPHAGOS, *déroulant un dessin.*

Voilà le croquis que j'en ai fait ; je vous ai placé, comme vous voyez, entre la Patrie & Thémis ; il faut loger les Gens chez eux ; Thémis vous couronne d'une main, & de l'autre repousse la Parque qui veut trancher le fil de vos jours. Cette Thémis me donnera de la peine ; sa figure doit peindre, à-la-fois, le plaisir de vous rendre justice, & le regret de faire de vains

efforts pour arrêter le fatal ciſeau ; c'eſt là qu'on verra le talent. Ici, la Patrie que je figure ſous l'aſpect d'une Femme un peu fatiguée, commande à deux Génies de graver, ſur une Table de Marbre de Paros, certain Décret de l'Aréopage, qui rend juſtice à vos Vertus (16), & d'autres Génies mal-faiſants s'efforcent d'effacer les lettres empreintes dans mon Marbre ; mais leurs inſtruments trop faibles échouent contre ces caractères immortels ; ils ont beau faire ; le Décret reſte. Ce n'eſt pas parce que c'eſt mon ouvrage ; mais vous ne pouvez pas diſconvenir qu'il n'y ait de la Poëſie là-dedans ; il eſt vrai que le ſujet prête.

ÉPIMÉNIDE.

C'eſt bien, même beaucoup trop bien. Je ſuis reconnoiſſant & confus d'un Monument que j'ai ſi peu mérité ; recevez mes remercîments de l'intention, & mon ſuffrage ſur le talent de la Compoſition.

SARCOPHAGOS.

La deſcription de cela eſt froide ; le papier ne rend pas comme le relief ; mais, ſi vous étiez mort, avouez que cela feroit beaucoup mieux ; la perte d'un Homme célébre donne encore, au talent de l'Artiſte, plus de renom & plus d'éclat ; cela ajoute à l'intérêt.

ÉPIMÉNIDE.

Oh oui ! je ſens cela à merveille, & je ſuis fâché de n'avoir pas rempli vos vœux à cet

Égard ; mais gardez-moi les mêmes bontés ; & j'espère....

SARCOPHAGOS.

Je vous invite à venir le voir & l'admirer ; vous demanderez l'Attelier du Sculpteur Sarcophagos ; il vous fera plaisir, & vous regretterez de ne pas le voir en place.

ÉPIMÉNIDE.

J'irai sûrement, & je me porte assez bien pour ne pas critiquer.

SARCOPHAGOS.

Vraiment ce tombeau-là creuse le mien ; pour surcroît de malheur, votre santé le rend inutile ; &, si j'attendais qu'il pût servir, je mourrais de faim, cent ans avant que vous mourrussiez d'autre chose.

ÉPIMÉNIDE.

A vous dire vrai, je ne puis pas vous promettre de mourir exprès.

SARCOPHAGOS.

Je trouverais bien quelqu'autre mourant, avec qui je m'en accommoderais ; mais moi, je ne fais pas de ces Monuments, qu'on peut ajuster, à toutes les Réputations, à tous les Noms ; il ne peut convenir qu'à vous. Cet air, dont vous regardez la Patrie, ferait menteur pour un autre. Ah ! si tout le monde l'avait vue des mêmes yeux que vous, elle ne serait pas si malade. Adieu, je vous laisse avec elle ; car on dit que vous ne la quittez guères.

## SCÈNE IX.

ÉPIMÉNIDE *seul, en frappant sur son cœur.*

Il a bien raison ; elle est là ; elle y sera jusqu'à la mort. — Loin de moi toute ambition dont mon Pays n'est pas l'objet. — Des honneurs, je n'en veux aucun, si ce n'est à force de Vertus ; les Dieux m'ont fait une âme de feu ; je la consacre à ma Patrie :

Mes amis, mes Enfans, ma Femme, doux liéns,
Mes uniques plaisirs, le charme de ma vie ;
Oui ; vous serez toujours ; ( mais après ma Patrie )
Mon unique bonheur, & mes uniques biens (17).

O mes Anges consolateurs. ( *Il apperçoit Théonide.* ) Dieux, c'est elle ! c'est ma Théonide.... O ma Femme !

## SCÈNE X.

THÉONIDE, ÉPIMÉNIDE, THÉOCLÈS, ZOÉ, ZÉLIS, SOLON.

THÉONIDE.

Oh, mon Bien-Aimé !... Les Dieux ont entendu ma voix ; je n'ai plus rien à désirer.

ÉPIMÉNIDE.

Et moi, tous mes maux sont finis ; mon Fils, mes Filles, mon Ami ; ah ! Solon. C'est trop peu d'une âme pour savourer tant de bonheur.

THÉOCLÈS.

Mon Père, presses-moi dans tes bras; je te pleure depuis si long-temps.

ÉPIMÉNIDE.

Oh, mon Fils! combien tu m'est cher!

ZOÉ & ZÉLIS.

Et nous, vos Enfans d'adoption.

ÉPIMÉNIDE.

Oui, oui, vous êtes tous mes Enfans; voilà mes trésors, mes honneurs. O jouissances plus chères à mon cœur que les vaines grandeurs du monde, toutes les Puissances de la Terre ne peuvent m'empêcher de vous sentir.

SOLON.

Epiménide, voilà les biens que les Méchants ne goûtent jamais.

*On entend un bruit de Musique.*

ÉPIMÉNIDE.

Mais, qu'entends-je? Quelle harmonie?

THÉONIDE.

C'est encore ta Théonide; elle a rassemblé près de toi tous les amis qui te sont chers; & les sons que tu as entendus, sont le signal de leur arrivée.

ÉPIMÉNIDE.

Ah! Solon me l'avait bien dit que je me trouverais encore entre l'Amour & l'Amitié.

*On entend chanter derrière le Théâtre l'Hymne suivante. Alors Épiménide & Théonide s'asseyent; leurs Enfants & Solon forment grouppe autour d'eux.*

Sur l'air : *Le Dieu de Paphos & de Gnide.*

Nos vœux ont fléchi ta colère,
Dieu protecteur ! tu nous l'apprends,
Quand tu nous rends
Ce Mortel juste & tutélaire,
Dont la Vertu, tranquille & fière,
A triomphé des Tyrans.

Il embellit la Sagesse;
Il réunit la force à la bonté;
C'est lui qui, vengeur de la Gréce,
S'immola pour sa Liberté.

C'est encor lui qui nous appuie
Contre le Sort & ses rigueurs;
Celui qu'éclaira son Génie
Trouve encor un Ami, pour essuyer ses pleurs.

*Après la Musique, Épiménide, se levant, & du ton de l'enthousiasme :*

Mes Enfans, allons tous au Temple; j'y veux renouveller mes serments; les Dieux ne m'auront pas en vain fait la faveur d'une seconde vie; un feu nouveau vient m'embrâser. Il me consumera tout entier au service de ma Patrie.

NOTES.

# NOTES.

(1) TROIS grands objets ont frappé M. D. . . . en entrant dans la Magiſtrature, & il ne les a jamais perdus de vue. — La *Néceſſité des Etats-Généraux*, pour donner à la conſtitution Françaiſe toute la ſolidité, toute la ſplendeur, & toute la prépondérance dont elle eſt ſuſceptible. — La *Liberté individuelle*, première propriété de l'Homme. — Et la *Liberté de la Preſſe*, ſans laquelle il eſt impoſſible, & de repouſſer les Méchants, & d'être éclairés ſur nos Droits. — Perſuadé que la patience arrive toujours à ſon but, il a rappellé ces grands objets dans toutes les occaſions que les affaires lui ont préſentées. — Les épithétes de *mauvaiſe Tête*, de *Cerveau brûlé*, de *Tête ardente*, ne lui étaient pas épargnées pas les Deſpotes ou les Eſclaves, toutes les fois qu'il dénonçait ou une déprédation ou une Lettre-de-Cachet; il a laiſſé crier les ſots; & ce qu'il diſoit ſans ceſſe, à force d'être dit, a germé.

(2) Pluſieurs Officiers de la Marine, qui naviguoient dans la Méditerranée, ſont allés le voir aux I. . . Ste-M. . . & lui ont donné les témoignages d'eſtime les plus flatteurs.

(3) Les Journées du 5 & du 6 Mai, Siége du Palais.

(4) Lit de Juſtice.

(5) Cour Plénière.

(6) Les nouveaux Bailliages.

(7) La France n'oubliera jamais ce qu'elle doit de reconnoiſſance aux deux Princes qui ont ſçu parler, & au Prince qui a ſçu entendre.

8) Une correſpondance ſuivie de la part de ſes Amis, n'a pas permis à M. D. . . de douter un moment de l'effet que ſon enlévement avoit produit ſur tous les bons Citoyens.

(9) M. D. . , en ſortant des I. . . Ste-M. . ., a parcouru toute la Provence, & a reçu, dans toute ſa route, les marques les moins équivoques de l'eſtime publique,

(10) M^me D.... étoit groſſe de plus de ſix mois ; quand elle eſt partie pour rejoindre ſon Mari dans ſa Priſon. Elle a fait deux-cents quarante lieues en ſept jours, & elle eſt accouchée à Moulins, lors de ſon retour, après une tournée de près de ſix-cents lieues.

(11) M. le Comte d'Entragues.

(12) Expreſſion du ſieur Beaumarchais, qu'il eſt plaiſant de trouver-là.

(13) On ſçait que le Principal-Miniſtre avoit fait courir le bruit que M. D... lui étoit *vendu* ; & que, pour accréditer ce bruit, il feignait de le conſulter.

(14) Rapſodies qu'on jettoit effectivement dans toutes les Boutiques, pour en infecter le Public.

(15) Le bruit a couru, pendant quinze jours, que M. D... étoit mort, dans ſa Priſon, de coliques violentes.

(16) Cette Anecdote-ci eſt rare. Le 5 Mai, le Parlement fit un Arrêté, dans lequel, en décidant qu'il ſerait fait une Députation au Roi, pour demander la liberté des deux Magiſtrats qu'on faiſait enlever en ſon nom, il ſe ſervit d'expreſſions honorables pour eux. M. D.., dans une lettre qu'il écrivait à ſa Femme, pendant ſa détention, lui mandait que, s'il venoit à mourir, il voulait que cet Arrêté fût inſcrit ſur ſa Tombe, pour apprendre à ſes Deſcendants, à ne pas s'écarter de leur devoir. — Le Commis, qui recevoit ſes Lettres, dans le Bureau Miniſtériel, non-ſeulement ſe permettait de les lire (ſans doute pour apprendre à écrire !) mais rayait ce qui ne lui convenait pas. Ce paſſage était abſolument raturé ; cependant on le déchiffra. — Lorſque les Etats-Généraux s'occuperont de la Liberté, il ſera curieux de ſavoir ce qu'ils penſeront de cette gaîté de Commis.

(17) Ces quatre Vers ſont de M. D... ; ils ſont extraits d'une Lettre qu'il écrivait des I... Ste-M... à un de ſes Amis. L'Auteur a trouvé piquant de les placer dans une Piéce faite pour lui.

# LA VÉRITÉ A SON FIDÉLE.

BON jour, bon an, mon cher Apôtre ; je vous envoie pour vos Etrennes, le Portrait de votre belle Amie ; je n'ai consulté que la Nature, & il est frappant de ressemblance. — Mon essence ne comportait pas que je m'y prisse d'une autre manière ; la Vérité dit Vérité comme le Rosier porte des Roses, & comme votre Femme a de beaux Enfans.

Oh ! mon Fidéle ! dans cinquante ans, que de plaisir vous aurez ici ! Mais dans cinquante ans, pas plus tôt. Imaginez donc, mon très-Cher, qu'il n'y a plus d'illusion ; plus de masque ; plus de bandeau ; pas un aveugle ; pas un sourd. Sur votre Globe, à qui parlez-vous, les trois quarts & demi du temps ? A des Gens qui ne vous entendent pas ; vous me prônez du matin au soir, & vous prêchez dans le désert. — Comme tous ces gens-là seront surpris en se mirant dans ma nudité ! — Que de Sçavants qui ne sçauront rien ! — Que d'Esprits-Forts qui seront faibles ! — Que de Gens-d'esprit qui se verront bêtes ? Et pourquoi ? — Parce qu'ils m'auront fuie ; parce qu'ils m'auront méconnue, qu'ils m'auront bannie de leurs cœurs ; parce qu'au lieu de garder leurs visages, ils auront pris le visage des autres ; car enfin que font vos Gens de Cour ? Ils m'habillent de toutes leurs couleurs, & toutes leurs couleurs sont fausses ; ils m'évitent, parce qu'ils me redoutent ; je fuis, pour

eux, comme ces malins qui nomment tout le monde au bal maſqué. — Vos Agréables rient de moi, comme vos belles-Dames de Paris ſe moquent d'une Provinciale ; mais comme ils en ſeront punis ! Ils n'ont que la minute pour eux, & j'ai pour moi l'abyme des temps. — Vos Gens-de-Lettres me paradoxient. — Vos Théologiens m'embrouillent. — Vos orgueilleux Médecins m'écartent. — Le Vulgaire me jette dans un puits ; & perſonne ne vient m'y chercher ; enfin, ſans vos yeux où je brille, ſans votre éloquence qui m'accueille, & ſans votre âme qui me loge, j'aurais à peine un pied-à-terre.

Continuez, mon Cher, continuez, & vous mériterez la place que Monteſquieu vous garde ici entre Cicéron & Démoſthènes ; Caton vous donnera une Couronne, & Thémis une bonne accolade ; c'eſt celle-là qui ſera franche ; elle n'eſt pas entourée ici de ces manières de Vautours, que vous appellez *Gens de Chicane* ; elle n'eſt point hériſſée de ces ronces, à qui vous donnez le nom de *Formes* ; elle marche ſans Hoquetons, comme elle parle ſans Chancelier. C'eſt une belle Femme ſans fard ; une grande Reine ſans étiquette, & une belle Fleur ſans épines.

Que de Fêtes on vous prépare ici ! La bonne vie que vous y ménerez ! La bonne Compagnie qu'on vous garde, de tous les temps, de toutes les Nations. — Plus de diſtinction, plus de rang, & ſur-tout point de Deſpotiſme. Pas un Maître, & des millions de Frères.

Quelle main à fond vous allez faire avec une foule de Grands-Hommes qui vous désirent avec ardeur ! Licurgue & Solon vous attendent pour causer de Législation ; ils disent, tous deux, que vos Français ressemblent beaucoup aux Athéniens ; mais qu'on trouve chez eux, ça & là, quelques graines de Spartiates qu'il est temps de développer. — Platon croit que vous sortez de sa tête, parce qu'il ne sort pas de la vôtre. — Socrate, que son génie ne quitte pas, vous guéte à l'Immortalité ! Enfin, mon Cher, jusqu'à Brutus qui vous eût voulu de son temps. — Je n'aurois pas tué César, dit-il ; cet Homme-là l'aurait converti.

Quelles conversations solides ! & puis, les plaisirs varieront ; nous vous ferons faire de petits soupers, où vous retrouverez les vôtres pour la franchise & la gaîté ; car, mon Cher, on se nourrit ici ; mais les mets qu'on nous y prépare sont exempts de corruption, comme les cœurs sont exempts de vices, & les esprits exempts d'erreurs. Vos enfoncés dans la Matière ont de la peine à concevoir cela ; mais vous le concevez ; cela me suffit. Je vous promets aussi que nous rirons ; car j'ai des Enfans très-aimables, & la Justice a ses douceurs, comme elle a sa sévérité ; mais le bonbon, c'est pour nos Amis.

Si, d'ici à un demi-siécle, terme auquel vous viendrez nous voir, Voltaire a fait sa Pénitence, nous le recevrons dans nos Champs, pour qu'il fasse sa paix avec vous ; mais sa Pénitence est

bien forte ; il eſt obligé de confeſſer que ſes Contes ſont un peu impies, & que ſes Hiſtoires ſont des Contes ; vous ne ſçauriez croire ce que cela lui coute.

Nous réunirons les grands Poëtes, les Grecs, les Latins, les Français ; nous aurons Homère & Virgile ; Horace ne ſera pas fâché de vous enivrer de Nectar, qu'il appelle ſon vin de Falerne ; Racine ne ſe fera pas prier, non plus que Corneille & Molière, &c. &c. & puis, il vous faut un peu de Rois, vous ſçavez ſi bien leur parler ! eh bien ! Henri IV. & Louis-le-Grand. Henri IV. avec ſa bonté, & Louis-le-Grand, ſans ſon orgueil ; mon ami cela ne ſera pas trop bête : mais point de Miniſtres, hors Sully ; le Mazarin étoit trop ſouple ; le Richelieu trop ſanguinaire, & les vôtres... * Mais briſons-là

A l'An prochain, mon cher Apôtre, à moins d'événemens imprévus. Embraſſez votre Femme pour moi ; rendez moi cher à votre Fils ; parlez de moi à vos belles-Filles ; dites une douceur à l'aînée, une malice à la cadette ; amuſez les Grâces au berceau, & ſoyez toujours mon amant. Mon Flambeau ne s'éteint jamais pour mes Braves & mes Fidéles.

Des Champs Éliſées ce 1er Janvier 1788.

---

* Deux Miniſtres proſcrits par la Nation &, actuellement, morts pour elle, grâce à la juſtice du Maître.

# LE REVENANT,

OU

*LES PRÉPARATIFS INUTILES.*

---

# DIVERTISSEMENT.

## *ACTEURS.*

CHARLOT, Jardinier.

JACQUELINE, Concierge.

UN ARTIFICIER.

UN ILLUMINATEUR.

UN BAILLI.

UN MAÎTRE D'ÉCOLE.

*La Scène est dans un Jardin.*

# LE REVENANT,

## OU

## *LES PRÉPARATIFS INUTILES.*

## DIVERTISSEMENT.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOT *ſeul.*

C'EST eunn droll de fâme que note fâme, all m'aime, damm, faut voir comm' all m'aime, c'n'eſt pas d'ces amiqués d'un jour, comm il y en a tant dans s'Paris; c'eſt d'la bonne amiquié toutt ronde, auſſi franche le lendemain que la veille; ſtapendant y a queuque diablerie qui s'mêle aujourd'hui d'nos affaires; car je n'pouvons pas nous joindre; ah! fau être de bon compte auſſi; all a ben du tracas ici, c'eſt un état que d'ête Concierge; il faut prendre les ordres des Maîtres, faire marcher tout le monde d'eunn maiſon; faut gronder l'un, répondre à l'autre, & damm, Jacqueline entend ben ça; alle eſt bonne; mais faut marcher droit! Oh! faut marcher droit avec elle. — Pargué j'ſomm ben impatient d'ſavoir l'fin mot d'tout s'qui s'paſſe; note Jardin n'déſemplit pas, c'eſt eunn Proceſſion d'puis s'matin, s'pendant y a eunn choſe qui m'raſſure, c'eſt q'tout

s'mond là a l'air content ; mais j'crois qu'j'entententendons note Jacqueline.

## SCÈNE II.

### CHARLOT, JACQUELINE.

---

CHARLOT.

Eh jarniguoi note Minagére, vian donc faire un ptit brin d'causette ; y a pu d'trois jours que j'somme ici, à peine si j'tavons apperçu.

JACQUELINE.

Eh ben ! me vla, quoiqu' tu m'veux, te vla tout com un ahuri.

CHARLOT.

S'que j'voulons, & j'voulons savoir si je somm' un Jardinier d'paille, ou ben un Jardinier tout d'bon.

JACQUELINE.

Est-ce que tés fou donc, mon garçon, je n'te voudrais pas pour not homme, si t'étais un Jardinier d'paille. Tu sçais ben que j'somm convenus, quand Madamm m'a prit auprès d'elle pour être la Concierge d'son Châtiau, que si l'Jardinier décampait, j'te ferions v'nir d'note Pays, à celle fin de le remplacer, & pis damm, parce que j'naimons pas qu'note petit Charlot n'soit pas là.

CHARLOT.

Et Charlot aime ben, quand il y est.

JACQUELINE.

M'eſt avis que l'ménage va mal, quand l'un tire à *hu*, l'autre à *dia*. Eh bian, voyons donc; qu'eſt-ce qui te fâche.

CHARLOT.

Quoi qui m'fâche, eh mais mon enfant, c'eſt que je n'ſomme pas l'maître cheus nous. Quand j'plante eunn laitue, vois-tu ben, je n'voulons pas qu'parſonne l'arrache; j'en ons planté pu d'cent hier, il n'y en a pas pu qu'ſû ma main. Quoi que c'eſt qu'tout c'monde qui depuis s'matin n'faiſons qu'roder dans note Jardin; y a-t-il queuqu' Fête? queuqu'noces ici?

JACQUELINE.

Si y a queuqu' Fête! Oh! j't'en réponds, & la pu bel Fête d'l'anée; mais damm; c'eſt qu'j'avons tant d'affaires que j'n'avons pas l'tems de te conter ça; je reviendront dans eun aute moment.

CHARLOT.

Oh palſangué, tu me le contera, j'voulons tout ſavoir d'bout en bout.

JACQUELINE.

Eh bian, mon enfant, j'te dirons qu'j'attendons ici un queuqu'zun, oh mais un queuqu'zun d'conſéquence.

CHARLOT.

C'eſt p't'être l'Roy qu'vous attendais.

JACQUELINE.

Oh non! ça n'eſt pas ſi biau qu'ça, mais mor-

guenne, c'eſt ben auſſi bon, c'eſt tout bonnement l'frere d'not maîtreſſe.

CHARLOT.

Y a donc ben long-tems qu'al n'la vu, pour mettre com ça tout par écuelle.

JACQUELINE.

Oui, y a ben queuqu'tems qu'à n'la vu; mais damm, c'eſt qu'c'eſt ça qu'eſt un homme. Eſt-ce que tu n'a pas entendu, quand tu étais dans note Pays, dans l'pays de s'bon Henri IV, tout l'bacanale de la Juſtice.

CHARLOT.

Pardi ſi fait, j'lons entendu, pi qu'j'étois cheuz Monſieu le Bailli. Oh damm il a ben tenu ſon fiar; c'n'eſt qu'un Bailli; mais jarnigué, il eſt farm' comme un Préſident. J'ons eu eunn p'titt qu'relle avec lui.

JACQUELINE.

Ta eu eunn querelle! eh pourquoi donc; oh quand ta d'mandé ton congé.

CHARLOT.

Oh non! c'eſt ben pu avant qu'ça, eſt-ce qui n'avions pas fait l'projet de me m'ner en pélerinage; damm moi, qu'aime l'plancher des vaches, j'navons pas voulu paſſer liau; y avait d'la mer pour aller la.

JACQUELINE.

Y avait d'la mer! conte moi donc ça.

CHARLOT.

Oui, c'était ſûrement un Harmite qu'il avait

envie d'aller voir, car il parloit toujours de reclus ; il disait que c'était ben beau d'être fouré comm' ça dans eunn Isle, pour avoir aimé son prochain ; ah ! s'faisait-il, si tant seulement j'pouvais toucher l'ptit bout d'sa robe, j'parlerois tout d'suite comme un Mosthène ; & pis, y avait aussi eunn Sainte, eunn Marguerite qui se fourait là-d'dans ; moi j'n'entendions rian à tout ça, tant y a que j'n'ons pas voulu.

JACQUELINE.

Ah ! mon enfant ! qu'tas ben mal fait.

CHARLOT.

Eh ! comment donc ça qu'jons mal fait ?

JACQUELINE.

Eh jour de Dieu, c'est qu'justement, c'est l'Harmite que nous attendons ; c'est l'biau frère d'not Madame.

CHARLOT.

Et pourquoi qui s'est fait Harmite ?

JACQUELINE.

Il est Harmite comme toi & moi ; ce sont ces boul'verseux d'la Justice qui avions fait accroire au Roi, qui fallait l'mettre en pénitence, parce que c'était un Patriote.

CHARLOT.

Un Patriote ; qu'eu méquier qu'c'est.

JACQUELINE.

Damm c'est un homme qu'aime son Pays, qui défend toujours l'pauvre monde, quand on veut

opprimer le Peuple ; ça monte en Chaire dans l'Parlement ; & ça parle, ça parle comme un livre ; & ſtila c'eſt un des pu bons ; ça n'craint rien ; ça parle à un Roi, damm faut voir comment qu'ça li parle ; ça dit la Vérité toute crue, & y a ben du monde que ça fâche.

CHARLOT.

Ah ! jarnigoi, que j'ſomme donc bête d'avoir eu peur de l'iau comme ça ; j'ſaurions ce que c'eſt qu'un Patriote.

JACQUELINE.

Eh ben, mon fils, tu vas le ſavoir ; j'l'attendons teurtous aujourd'hui ; ah mais il n'faudra pu qu'tu te fâche de ſqu'on dérange ton Jardin.

CHARLOT.

M'fâcher aſtheure ! A jarnigué je le dérangerons putôt nous-même. Ah ça, mais acoute donc un peu ; i n'eſt donc pu en pénitence ?

JACQUELINE.

Oh non ! c'eſt une affaire finie, note bon Roi a vu clair là-dedans, & il leus a écrit tout de ſuite.

CHARLOT.

Comment, le Roi leus a écrit ; damm, c'eſt ça qu'eſt ben poli. Oh ! je n'métonnons plus, note femme, de tout s'que diſait Monſieu l'Bailli.

JACQUELINE.

Il en diſait donc ben d'belles choſes.

CHARLOT.

Oh ! ma fine oui, il en diſait ; c'était l'Dé-

fendeu d'la Patrie ; c'était l'Protecteu des Pauvres ; un esprit comme i n'y en a pas ; & pis un cœur ! Oh ! c'est là-dessus que l'Bailli s'en donnait ben.

JACQUELINE.

Eh ben ! mon Charlot, tu vois ben, c'est encore mieux qu'tout s'qui ta dit.

CHARLOT.

Oh ! que j'ferons donc ben aise de le voir. Un homme comme ça, ça est si rare. Ah ! ben, note fame, drès qu'c'est comme ça, faut l'y faire un plat d'not méquier ; quand j'ons vu s'matin tout stas d'monde qui v'nait fourager mon Jardin, jons eu peur qu'on n'gata nos fleurs, & j'en ons cueilli la moitié ; faut l'y faire un bouquet suparbe.

JACQUELINE.

N'tinquiete pas;va;i'l'arranj'rons ben; mais acoute, mon p'tit Charlot, j'tavartis qu'tous ses bons amis veulent li bailler eunn petite Fête ; faut être ben poli avec eux ; faut faire tout s'qu'on te d'mandera.

CHARLOT.

Et pargué, ça, ça va sans dire, à présent que j'ssomm dans l'secret ; & pis d'ailleurs l'biau-frere d'not Damm, y va être note maître itou ; d'ces maîtres-là, n'y en a jamais trop.

## SCÈNE III.

CHARLOT, JACQUELINE, UN ARTIFICIER.

CHARLOT.

MAIS quoi que c'est que Monsieu nous veut.

L'ARTIFICIER.

Je cherche le Jardinier; eſt-ce à lui que je parle?

CHARLOT.

Monſieu, ça pourrait ben être.

L'ARTIFICIER.

Monſieur Charlot.

CHARLOT.

C'eſt d'jà moi, Monſieu.

L'ARTIFICIER.

Un homme marié, n'eſt-ce pas?

CHARLOT.

Oui, Monſieu, & note femme auſſi, la vla.

L'ARTIFICIER.

Fort bien, fort bien; c'eſt à vous, Monſieur Charlot, qu'on m'adreſſe, pour m'aider dans les préparatifs de la Fête qu'on donne ce ſoir ici; je ſuis l'Artificier.

CHARLOT.

Oh! dans tout c'qui me regardra, Monſieu l'Artificieux, vous pouvez compter ſur moi.

JACQUELINE.

Moi, je r'tournons auprès d'Madamm; tu me fais jazer depuis une heure, & je n'faiſons pas nos affaires.

CHARLOT.

T'as raiſon, note fame, t'as raiſon.

L'ARTIFICIER.

Faites-moi d'abord voir le local.

CHARLOT.

J'y ſommes; c'eſt le Jardin ouſque Madamm veut

veut qu'la Fête ſoit, puiſqu'alle vous adreſſe à moi, & j'vous le livrons de tout note cœur, à condition qu'vous n'toucherais ni à mon potager, ni à mes quarrés, ni à mes fleurs, ni à mes allées de Tilleul, ni le tour de mon baſſin, ni l'bord d'mon canal.

L'ARTIFICIER.

Et où voulez-vous donc que je m'établiſſe?

CHARLOT.

Eh parguenne, dans les foſſés du Châtiau.

L'ARTIFICIER.

Vous vous moquez, un feu dans les foſſés? Ne craignez rien; je m'arrangerai de manière à ce que rien ne ſouffre dans le Jardin; & je vous réponds de tout. Laiſſez-moi ſeulement faire mes diſpoſitions d'avance.

CHARLOT.

Faites, je n'm'y oppoſons pas.

L'ARTIFICIER.

Il me faudra par ici des gerbes; elles feront un bon effet.

CHARLOT.

Des gerbes! ah pargué vous arrivais trop tard; des gerbes! trois mois après la Moiſſon!

L'ARTIFICIER.

Sur ces deux tertres là, des artichaux réuſſiront au mieux.

CHARLOT.

Des artichaux! j'en ons un plan là; mais,

morgué, je ne les laisserons pas fourager.

L'ARTIFICIER.

A mes artichaux je ferai succéder des romaines.

CHARLOT.

Ah palsangué, en vla un bon, des romaines à la Toussaint !

L'ARTIFICIER.

A côté de chacune, je pourrai mettre un pot à feu.

CHARLOT.

Un pot au feu ! ça, c'est ben aisé.

L'ARTIFICIER.

Quatre ou cinq napes enflammées.

CHARLOT.

Ah ! nanni, nanni, je n'vous en prêtrons pas pour ça.

L'ARTIFICIER.

Le plus beau soleil du monde.

CHARLOT.

Je ne l'ons de ce côté-là qu'à midi.

L'ARTIFICIER.

Quelques caprices par-ci, par-là.

CHARLOT.

Oh ça, ça regarde note famm.

L'ARTIFICIER.

Et, pour couronner, un bouquet magnifique.

CHARLOT.

Oh ! je m'en charge, il a déjà l'pié dans liau d'puis ce matin.

L'ARTIFICIER.

Comment donc le pié dans l'eau, mon bouquet.

CHARLOT.

Pour qu'il rafraîchisse.

L'ARTIFICIER.

Ah ! vous parlez de fleurs.

CHARLOT.

Et de quoi donc !

L'ARTIFICIER.

Je parle de fusées ; c'est un feu d'artifice que j'arrange, & que je tirerai, dès qu'il sera nuit.

CHARLOT.

Pourquoi faire ?

L'ARTIFICIER.

Pour obéir à ceux qui me l'ont commandé ; les amis du Maître de céans lui donnent une Fête, pour lui témoigner la joie que son Retour leur cause ; & , comme il est convenu qu'un feu d'artifice est l'expression du contentement. . . . . .

CHARLOT.

Un feu d'artifice est l'expression du contentement ! . . . & comment ça, Monsieu l'artificieux ? Note Maître a de l'esqrit comme tout le monde ensemble ; d'la vertu comme parsonne ; un pétard n'dit pas un mot d'ça ; c'est un caractere farme, sûr ; ça n'change jamais, à quoi bon li tirer des caprices ; un feu d'artifice n'chauffe ni n'éclaire ; & not Maître, n'fait qu'ça du matin au soir. Vos fusées s'élevont quand le feu les pousse,

alles retombent quand il s'éteint. Allais ; allais demander à ses amis ; si c'est par fusées qu'il est chaud pour son pays, & si l'feu qu'est dans son âme a jamais besoin qu'on le rallume quand il peut être bon à queuquzun.

L'ARTIFICIER.

Vous avez peut-être raison ; mais je fais mon métier, comme vous faites le vôtre ; vous vivez de jardinage, & moi d'artifice.

CHARLOT.

J'connaissons ben des gens qui en vivent aussi ; mais qui n'en convenons pas aussi franchement que vous.

## SCÈNE IV.

CHARLOT, L'ARTIFICIER, L'ILLUMINATEUR *Italien.*

---

L'ILLUMINATEUR *s'adressant à l'Artificier.*

Monsou est sûrement Monsou Charlot.

CHARLOT.

Voilà c'qui vous trompes ; Monsieu Charlot, c'est moi.

L'ILLUMINATEUR.

Pardon, Monsou, je ne vous connaissais pas ; je viens ici per décorer en loumières ; je souis un Illouminateur.

CHARLOT.

Un Louminateur !

L'ILLUMINATEUR.

Oui, Monſou, je vous prie de me proumener dans le Jardin, per en étudier les ſites, & déterminer les reflets que je dois y placer.

CHARLOT.

Les....

L'ILLUMINATEUR.

Des reflets. Nous n'éclairons plus que par reflets. Des loumières adroitement ménagées dans l'étendoue circonſcrite, y répandent, avec illouſion, le demi-jour d'un beau clair de loune.

CHARLOT.

Mais, palſangué, Meſſieurs, vous êtes pis que des ſorciers. Monſieu fait le ſoleil, & Monſieu fait la lune; m'eſt avis que le bon Dieu n'a fait que vous gagner de vîteſſe.

L'ILLUMINATEUR.

Aurais-je un rocher pour les maſſes?

CHARLOT.

Non, j'nons pas d'rocher dans l'Jardin!

L'ILLUMINATEUR.

J'en ſouis fâché; ſi j'avais été prévenu, j'en aurais fait faire un.

CHARLOT.

Vou auriais fait faire un rocher!

L'ILLUMINATEUR.

En une matinée..; pas de rivière.

CHARLOT.

Pas du tout.... Si vou aviais été prévenu,

p't'être ben qu'vou en auriais fait faire une.

L'ILLUMINATEUR.

Perqué pas.... Il faudra tirer parti de la position des chofes. Le grand chemin communique au Jardin ; j'y mets une charue dételée fur le bord d'un champ ; ce petit pont pittorefque, j'y ferai paffer des Soldats qui vont en femeftre ; j'affemble des buveurs fous cette Guinguette en treillage. Et tout cela forme un tableau de Tefnières, auffi frais.....

CHARLOT.

Et mais, morgué, tout c'qu'vou arrangé-là, s'arrange tout feul à tout moment ; v'nez demain, & vou verrais tout c'monde là faire un tableau de Tinières, fans qu'il en coûte un fol.

L'ILLUMINATEUR.

Grand miracle ! Le beau, Moufou le Jardinier ; c'eft de voir cela à minuit. Le foleil eft fait pour le peuple.

L'ARTIFICIER.

Mais, à ce que j'entends, Monfieur, vous vous propofez d'éclairer le Jardin tout-à-l'heure.

L'ILLUMINATEUR.

Subito, Monfou, fubito ; je n'ai qu'un inftant à paffer ici ; Monfou le Duc Argan m'attend pour l'illouminer.

L'ARTIFICIER.

Ah ça, mais, pour mon feu d'artifice, il me aut la nuit la plus profonde.

L'ILLUMINATEUR.

Mon illumination aura tout l'éclat d'un beau jour.

L'ARTIFICIER.

Attendez au moins que j'aye tiré mes fusées.

L'ILLUMINATEUR.

Attendez vous-même que mes lampions soient éteints.

L'ARTIFICIER.

Je remporte mon artifice, si je ne commence pas.

L'ILLUMINATEUR.

Adieu mes reflets, si c'est moi qui finis.

L'ARTIFICIER.

Quelle contradiction !

L'ILLUMINATEUR.

Qnelle rage !

L'ARTIFICIER.

Remettons le jugement du procès à Monsieur Charlot, qu'il nous juge.

CHARLOT.

T'nais, n'vous y fiais pas, car vous pardriais tous les deux ; mais vla Monsieu le Bailli qui n'fait d'autre mérier du matin au soir ; priez-le de vous mettre d'accord.

## SCÈNE V.

*Les précédents Acteurs*, LE BAILLI.

---

LE BAILLI.

J'APPRENDS votre arrivée, Messieurs, & je viens

me concerter avec vous, pour la Fête que nous préparons. Comme j'ai fait une petite Harangue, il me paroît juſte que nous débutions par-là ; n'eſt-ce pas votre avis ?

L'ILLUMINATEUR & L'ARTIFICIER.

Oui ſans doute.

LE BAILLI.

Je voudrais ſavoir encore, ſi j'ai pris le ton qui convient. Vous avez l'uſage des Fêtes & des Compliments ! ( *à l'Artificier* ) Monſieur paſſe pour être plein de feu.

CHARLOT.

D'artifice.

LE BAILLI *à l'Illuminateur.*

Et Monſieur, pour avoir des lumières.

CHARLOT.

Par reflet.

LE BAILLI.

Voici ce que je dis à Monſieur, en lui préſentant le premier Hommage du reſpectueux empreſſement de la Paroiſſe. — *Monſeigneur* — Meſſieurs, vous n'ignorez pas qu'il n'arrivera que le ſoir aſſez tard.

TOUS.

Nous le ſavons.

LE BAILLI.

Le deuil & la douleur que le Village a reſſentis de votre abſence ſe peignent, Monſeigneur, dans la nuit qui couvre ce Village au moment même où vous y rentrez.

L'ARTIFICIER.

Vous voyez donc bien, Monſieur, que ce Compliment exige néceſſairement ma nuit ; & que ſi Monſieur illumine, Monſieur le Bailli doit ſupprimer la phraſe éloquente des douleurs qui ſe peignent dans la nuit.

LE BAILLI.

Je vous avouerai que j'y tiens ; les images ſont un grand effet dans les Compliments, & celle-là m'eſt venue dans un moment d'enthouſiaſme. Je ne puis pas, Meſſieurs, me déterminer à un ſi grand ſacrifice. Mais que nous veut le Maître d'École ?

## SCÈNE VI.

LE MAITRE D'ÉCOLE *& les précédents.*

---

CHARLOT.

Oh ! c'eſt encore un Eſprit.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

On dit, Monſieur le Bailli, que vous haranguez Monſeigneur.

LE BAILLI.

Aſſurément.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Mais, comme les Habitants m'ont chargé d'être l'interpréte de leurs ſentiments, vous trouverez bon que mon Compliment ne ſoit pas perdu ni pour Monſeigneur, ni pour eux.

LE BAILLI.

Mon cher Monſieur pédant, permettez-moi de vous croire un peu téméraire, d'oſer, quand je complimente, courir les riſques de la rivalité.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

J'ai ſte hardieſſe ſans rien craindre; & ſi vous voulez que je vous le diſe, devant Monſeigneur, nos génies ſont à-peu-près pareils. S'il ne confond pas nos cœurs, c'eſt tout ce que je puis déſirer; d'ailleurs, vla deux Meſſieurs qui ſont en état d'en juger; ils n'ont qu'à décider lequel vaut mieux de mon diſcours ou du vôtre, & je m'en rapporte à leur déciſion.

TOUS.

Dites, nous écoutons.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Monſeigneur. Dans ce grand jour.

L'ILLUMINATEUR *vivement.*

Dans ce grand jour! Vous voyez donc bien, Meſſieurs, qu'il faut l'éclat du plus grand jour, pour que Monſou récite ſon Compliment ſans être ridicule. Ces trois premiers mots ſuppoſent cinq-cents lampions, & je les ai tout prêts. (*au Magiſter*) Bravo, Monſou, bravo. Dans ce grand jour! la penſée eſt loumineuſe, & je doute que Monſou le Bailli puiſſe rien oppoſer à la poéſie de ces trois premiers mots.

LE BAILLI.

Je n'en ai pas la prétention; mais il ſerait

poſſible pourtant qu'on remarquât. . . . . Un petit moment d'attention. . . . . Que dirai je de cette éloquence douce & terraſſante ; de ces Écrits brillants où vous allez à travers fleurs, comme un autre à travers choux.

L'ARTIFICIER.

Comparaiſon potagère.

LE BAILLI.

Dans le moment où je la prononce, je m'élance, pour l'imiter, ſur une ſuperbe corbeille de fleurs de ſon Parterre.

CHARLOT.

Vous vous lancez ſur ma corbeille, Monſieu le Bailli ! Ah palſangué, je voudrois voir ce géſte-là ; fouler mes bouquets pour imiter Monſieu ; ah c'eſt ben là ſa magnière ! il jette des fleurs ; mais morguenne il ne ſe jette pas d'ſus ; je n'veux pas de vote harangue.

L'ARTIFICIER.

Contentons-nous d'un joli feu.

L'ILLUMINATEUR.

Il faut s'en tenir à une illumination élégante.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

A un Compliment ſimple & modeſte.

LE BAILLI.

Point du tout ; un morceau brillant, & je m'en charge.

## SCÈNE DERNIÈRE.

JACQUELINE *& les précédents.*

---

JACQUELINE.

Allais, allais ; n'vous baillez pas tant d'peine. Toutes vos Fêtes n'valons pas celle-là qu'jallons avoir. Monsieu est arrivé.

TOUS.

Arrivé !

JACQUELINE.

J'vous le dis, arrivé.

L'ARTIFICIER *empressé.*

Mes lances.

L'ILLUMINATEUR.

Mes méches.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE & LE BAILLI.

Mon souffleur.

JACQUELINE.

Et rien d'tout ça, j'vous le redis ; j'attendions not Monsieu tout seul ; &, dans la peur d'lennuyer nous-mêmes, j'étions bien aise que Monsieu le Bailli prit ça sur lui d'un côté, & que de l'autre vos fusées l'éblouissions ; mais vla-t-il pas qu'Madamm a été l'charcher avec ses Enfans, & qui sont v'nus tous ensemble pus joyeux, pus contents ; vous sentés ben qu'on n'pourrait pas l'en séparer un moment sans l'en dédommager ; &, franchement, toutes les Fêtes, toutes

les loquences du monde ne l'y laisseraient-ils pas toujours regretter l'expression des sentiments qu'ils interrompraient ?

CHARLOT.

Nott minagére a morguenne raison ; laissais l'cœur de nos Maîtres brûler à leûz aise, & n'allumez rien.

JACQUELINE.

Voulais-vous m'en croire ? Nous vla tous rassemblés : allons leur porter l'hommage de not amour, Charlot & moi, le Maître d'École & le Bailli, ces deux Messieurs, tout le Village; &, quand j'y s'rons, i nous viendra les plus jolies choses à leus conter.

L'ILLUMINATEUR *vîte.*

Oh ! qu'à cela ne tienne ; je souis un homme à deux mains. Illouminateur de mon métier ; & illouminé, quand il le faut. J'improvise à volonté ; c'est-à-dire qu'on peut me commander toutes les pensées, & tous les sentiments qu'on désire, soubito, ma tête & mon cœur s'échauffent ; il en sort un torrent d'idées brillantes, inattendues ; je pouis offrir à votre zéle pour questo Cicerone que vous aimez ; je pouis offrir l'Ode, la Stance, le Sonnet, l'Élégie, le Logogriffe, l'Énigme, la Charade.

CHARLOT.

Ah ben oui, l'Enigme ! Est-ce que vous crayé qu' Monsieu n'la déchifrerait pas ?

L'ILLUMINATEUR.

Je fais piou ; je veux qu'elle n'échape pas à votre ſagacité commune ; eh, je ſens le Diou qui m'inſpire ; le Diou me dicte la Charade :

Sur quatre piés, Meſſieurs, je proméne, ici bas,
Celui qui du premier oſe courir la chance,
Marche tout droit vers l'opulence
De Monſeigneur de tout-à-bas.
On fauche mon ſecond ; mon troiſiéme ſe vante
D'enrichir la Grammaire à l'article Pronom ;
Et de mon dernier l'Onde errante
Engraiſſe au loin les champs, de ſon riche limon.
Pour exercer l'eſprit, voilà bien de l'étoffe.
Encore un mot, & rien de plús.
Mâle, je ſuis un Philoſophe ;
Et, Femelle, je ſuis Vénus.

CHARLOT.

Ah morguenne j'en tenions queuque choſe. — Recommençais-ça, Monſieu le Diou.

L'ILLUMINATEUR.

Avec plaiſir.

(*Il recommence, en regardant les Interlocuteurs.*)

Sur quatre piés, Meſſieurs, je proméne ici bas,
Celui qui du *premier* oſe courir la chance,
Marche tout droit vers l'opulence
De Monſeigneur de tout-à-bas.

L'ARTIFICIER.

Dé.

L'ILLUMINATEUR.

On fauche mon *second* ;

CHARLOT.

Pré.

L'ILLUMINATEUR.

mon *troisiéme* se vante
D'embellir la Grammaire à l'article Pronom ;

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Mes.

L'ILLUMINATEUR.

Et de mon *dernier* l'onde errante
Engraisse au loin les champs, de son riche limon.

LE BAILLI.

Nil.

L'ILLUMINATEUR *d'un air fin.*

Pour exercer l'esprit, voilà bien de l'étoffe.
Encor un mot, & rien de plus.
Mâle, je suis un Philosophe ;
Et, Femelle, je suis Vénus.
Total.

TOUS.

Le plus vertueux des Hommes ; la plus charmante des Femmes.

CHARLOT.

Eh ben morguenne, allons donc aux pieds de ce cher Homme ; nous l'y dirons..... Queuque nous l'y dirons ?

L'ILLUMINATEUR.

Comment ! cela vous embarasse. Allons, allons, qu'on me donne une plume, & j'écris, pour cha-

cun de vous, un Couplet. (*On lui apporte une plume.*) Fort-bien, vous n'attendrez-pas; j'écris aussi rapidement que je pense.

CHARLOT.

Toi, note femme, assemble tous nos bouquets; &, si le Jardin de Monsieu n'en fournit pas assez, cueilles toutes celles du Jardin de Madame; elles lui plairont tout autant; tu sais comme y traite ses enfans; tu ne parle que d'ça toute la journée.

L'ILLUMINATEUR.

Voilà à chacun votre Couplet; j'm'en vais commencer, c'est bien juste.

CHARLOT.

Et j'ferons chorus, n'est-il pas vrai?

L'ILLUMINATEUR.

Sur l'air: *L'Amour est un Enfant trompeur.*

Pourquoi courir après l'esprit?
Il faut qu'on s'abandonne,
Pour en avoir dans ce qu'on dit,
Au seul Dieu qui le donne;
C'est le plaisir, & quand c'est-là — *le cœur*
Qu'on va le chercher, on en a
Toujours plus que personne.

LE BAILLI.

Oui, oui, l'éloquence du Cœur;
C'est-là, c'est-là, la bonne;
A son feu, lorsque l'Orateur
Comme toi s'abandonne;

Il en a tant ; mais tant & tant ;
Qu'à l'Auditoire qui l'entend,
Il ſemble qu'il en donne.

Ah ! ſi les Baillis, comme moi,
Euſſent tous eu ton zéle ;
Jamais à l'Honneur, à la Loi
On n'eut vû d'infidéle.
Mais prions pour les Trépaſſés ;
C'eſt qu'ils ne ſentaient pas aſſez
Le prix de leur Modéle.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Le vice, dans ce monde-ci,
Nous guéte, & nous déſole ;
Là, c'eſt un piége, un autre ici ;
Mais ce qui me conſole,
C'eſt que je m'en préſerverai ;
Car jamais je ne ceſſerai
D'aller à ton Ecole.

L'ARTIFICIER.

Mes feux meurent au même inſtant
Qu'on les voit ſe répandre ;
Mais ceux que pour toi l'on reſſent,
A mieux peuvent prétendre ;
Car ſi jamais ils s'éteignaient,
Mon cœur me dit qu'ils ſe verraient
Renaître de leur cendre.

JACQUELINE.

Sur l'air : *Il a voulu mais n'a pas pu.*

Le bonheur eſt
Ce qu'on le fait,

Et le voir fait le nôtre ;
Tant que vivrons,
Nous n'en voudrons,
Nous n'en voudrons point d'autre.
T'éloignes-tu, le cœur languit ;
Nous reviens-tu, le cœur jouit ;
Le bonheur est
Ce qu'on le fait,
Et te voir est le nôtre ;
Tant que vivrons,
Nous n'en voudrons,
Nous n'en voudrons point d'autre.

*Le Chœur reprend* : T'éloignes-tu.

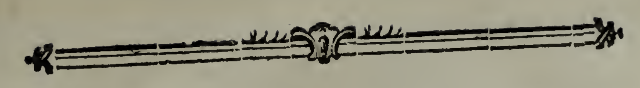
CHARLOT.

Oui, c'est com-çà,
S'qu'on vous dit-là ;
Ça prouv'ben qu'on vous aime ;
Et s'que j'dis là,
Tout s'monde que vla,
Vous le dira de-d'même ;
J'navions qu'un cœur, j'vous l'ont baillé ;
J'en aurions cent, qu'vous les aurié ;
Oui, c'est com-çà,
S'qu'on vous dit-là ;
Ça prouv'ben qu'on vous aime ;
Et s'que j'dis là,
Tous s'monde que vla,
Vous le dira de-d'même.

FIN.

---

M. DCC. LXXXVIII.



# VERS

*Pour mettre au bas du Portrait de M. D.*

Reconnois ton Martyr, auguſte Liberté;
Vous *, Miniſtres hardis, nourris dans l'artifice;
Rougiſſez devant lui. Dans ce jour d'équité,
A vous ainſi qu'à lui, le Ciel a fait juſtice;
Son Nom ſera chéri de la Poſtérité,
Et ſa Gloire, déjà, pour vous eſt un ſupplice.

---

* Les deux Miniſtres qui ont bouleverſé la France.